

**"Produire le monde"**  
(Hervé Juvin, Gallimard 2008)  
[remarques de J-P Stéphan en bleu]  
[proposition de "sujet" à la fin]

**INTRODUCTION:**

L'homme moderne exerce sa puissance sur le monde tandis que l'homme pauvre respecte plus le monde. Les occidentaux ont créé un "intégrisme moderniste", ils produisent de plus en plus le monde, pourtant celui-ci nous déçoit et nous inquiète...En effet, la nature disparaît progressivement.

**1. UNE PERTE INFINIE (PAGE 17)**

Nous passons d'une nature "infinie" à une nature finie, mesurée, contrôlée. 80% des poissons d'eau douce auront disparu dans dix ans! Le problème des poissons de mer est similaire, l'eau potable devient rare (il faut 300l d'eau pour faire 1kg de viande de bœuf). Les pesticides épuisent les sols, le spectre de la faim dans le monde revient à force de trop se "gaver", on s'oriente déjà à certains endroits vers un marché de l'air...et vers une fiscalité à critère écologique. Les terres cultivables se raréfient dramatiquement, des choix drastiques sont à envisager (préserver la nature ou exploiter la terre pour l'homme?).

"Le rythme de la consommation humaine n'est plus accordé avec celui de la nature" (page 23).

On commence à envisager le concept de "réfugié environnemental", de nombreux chinois meurent de la pollution.

"Cette inversion de la rareté transforme nos relations avec le monde, avec les autres, avec nous-mêmes : ce qui était rare, précieux, valorisé, comme savoir, comme technique, comme esprit, devient surabondant, banal, négociable, tandis que le gratuit, l'infini, l'inépuisable, comme l'eau, l'air, l'espace, devient cher, limité, compté" (page 42).

La Chine est revancharde par rapport à l'Occident, elle vit une croissance très accélérée, elle n'imité plus seulement, elle innove, elle devient (comme l'Inde) très rapidement riche...Elle est forte de sa pauvreté (qui incite l'Occident à délocaliser), l'Occident est affaibli par ses richesses. Mais la Chine commence à connaître les mêmes problèmes que l'Occident du fait de son enrichissement (hausse des salaires, inflation, pollution galopante...Pour l'instant la production à l'échelle mondiale est loin d'être plus propre qu'avant!).

L'occidentalisation devient mondiale...Mais l'Europe n'est plus le moteur de l'Histoire. L'accès au savoir se mondialise.

On s'oriente vers un épuisement accéléré des ressources de la Terre, les grands espaces disparaissent, les déchets sont partout et de tous ordres, on jette des choses juste parce qu'elles ne nous plaisent plus...On s'oriente vers une rupture totale avec la Nature. On peut se demander si les animaux d'élevage industriels sont encore des animaux. L'Homme est en rupture totale avec les animaux, les végétaux et les grands espaces.

Paradoxalement, le monde devient unique et clos avec "l'hypertransport" de toutes les denrées et la tendance à la suppression de la notion d'Appellation d'Origine Contrôlée (AOC). L'attachement à un endroit précis diminue, le transport équivaut à 1% du prix public des objets! Les langues primitives et les "peuples premiers" meurent (1960 : 12 000 langues ; 2008 : 7 000 langues). On est toujours localisé, jamais perdu. Bientôt il ne restera de la Nature que ce qui intéresse l'Homme, et plus rien ne se reproduira seul! L'Homme tente de construire un monde sans surprise...

[A ce stade du livre, on peut déjà établir des rapports avec des thématiques liées à l'EPS : devons-nous encore longtemps continuer à prôner le "dépassement" ou devons-nous bientôt enseigner une EPS "de

gestion", dans un souci de mettre fin (ou au moins de mettre un frein) à la course en avant du monde, des pays, des gens? La notion de "citoyen du monde" semble intéressante en ce que nous ne sommes plus perdus nulle part... Pourtant nous recherchons parfois la solitude et l'isolement, c'est une des dimensions parfois recherchées dans la pratique des véritables Activités Physiques de Pleine Nature (APPN) dont on peut se demander si leur essence subsistera à partir du moment où l'on est toujours localisé. Déjà, en 1984, dans "D'une Nature...L'autre", Georges Vigarello montrait que l'approche de la nature était devenue très technologique.

On peut aussi confronter l'avis de l'auteur sur le fait qu'on est toujours localisé, à l'avis d'autres auteurs (Ehrenberg par exemple), qui indiquent une énorme perte de repères actuellement du fait de la vitesse des changements. On est toujours localisé dans l'espace, mais on est loin d'y être en ce qui concerne nos certitudes quant à l'avenir. Rarement on a aussi peu su de quoi il sera fait... L'adaptabilité reste donc une finalité majeure à l'école et en EPS].

## 2. LE CHEMIN DE L'APOCALYPSE (PAGE 101)

Les attentats du 11 septembre 2001 peuvent être considérés comme une réponse à l'esclavagisme, à la dictature commerciale, la croissance semble pouvoir mener à la destruction du monde. Le "Dieu entreprise" remplace de plus en plus l'Etat voire la religion. L'idéologie de la croissance semble aussi forte et aussi tabou que la religion, on a droit à toujours plus de "morale de croissance". Sa philosophie du "no limit" est dangereuse et source de violence. On assiste actuellement à la colonisation économique de peuples qui n'avaient rien demandé et à des génocides au nom de la croissance (qui d'ailleurs donnent à l'Europe un grand sentiment de culpabilité, source d'actions humanitaires... L'Occident oscille entre colonisation économique et respect des peuples colonisés économiquement). Les politiques sont dominées par l'économie de marché depuis 1971 (où, sous Nixon, les monnaies ont pu commencer à fluctuer librement et où le monde de la finance a commencé à étendre son emprise). L'Occident a de plus en plus tendance à penser que le marché est "naturel" alors qu'il est de plus en plus virtuel (l'inscription d'un compte en titre vaut titre, la finance est de plus en plus des jeux d'écritures sans rapport avec les produits réels, on spéculé sur des matières jamais vendues...). L'enrichissement de certains devient insensé.

Le marché est aujourd'hui une finalité... et une impasse [la crise d'octobre 2008 semble donner raison à l'auteur].

La biodiversité diminue, y compris la biodiversité humaine. Le concept d'étranger disparaît progressivement, le monde s'uniformise. Mais les ingérences des riches chez les pauvres entraînent la haine des peuples pauvres envers les riches. Les "droits de l'Homme" (conçus comme les droits de *l'individu*) se retournent contre ceux qui les imposent en diminuant le lien social, ils aboutissent à des sociétés hyper individualistes et à une régression de la culture commune et de l'identité des peuples. Les multinationales se "pardonnent" leurs ingérences dans les pays pauvres en finançant des ONG chargées d'aller les aider. Les apôtres de la croissance décrètent un sens au monde et l'imposent partout. D'où dévalorisation des racines et perte des différences [or diverses études montrent qu'un peuple est en danger quand il perd sa fierté d'exister et la conscience de ses origines].

L'Occident fait un complexe de supériorité raciale version moderne, ses grands médias imposent son modèle, cela entraîne une grande frustration de pays pauvres qui consomment des programmes télévisés occidentaux sans accéder aux richesses qui y sont montrées. Même effet avec les touristes riches qui "visitent" les pays pauvres.

L'Homme s'est décrété supérieur, il exploite trop vite les ressources naturelles, il se rendra compte trop tard de leur épuisement. On peut imaginer à moyen terme des procès des pollueurs actuels.

La Nature est détruite parce qu'on pense trop qu'elle est gratuite et sans valeur dans un monde "monétaire" ou justement on pense que ce qui est gratuit n'a pas de valeur... Page 169 on trouve cette phrase : "Réaliser la valeur du monde, liquider le monde pour la transformer en son équivalent monétaire". On a longtemps payé que la transformation des matières premières, pas leur rareté. En deux siècles on aura consommé des ressources qui se sont formées en des millions d'années. Il faudrait prendre en compte la rareté des choses comme une valeur car la "croissance" est en fait destruction du monde. L'activité humaine consomme environ 25% de la production végétale de la planète! L'augmentation du

PIB des pays pauvres cache en fait la destruction des ressources naturelles et du niveau de vie (passage d'une vie "paisible" à une économie de marché frénétique). La croissance est bien moindre si on la rapporte au mal fait à la planète (si on prend en compte sa dimension destructrice dans sa comptabilité). Cette nouvelle mesure de la croissance pourrait constituer un prochain paradigme car les pollueurs abusent d'un bien COMMUN, or il n'y en aura pas pour tout le monde...

En s'affranchissant de la Nature, l'Homme perd beaucoup en sollicitations sensorielles : "Pour les spécialistes qui analysent, évaluent, mesurent les sollicitations sensorielles, l'appauvrissement contemporain est sans équivalent. Une heure d'après-midi dans une tour de la Défense, en automne, est quarante fois plus pauvre en sollicitations sensorielles qu'une heure de promenade en forêt normande pleine d'odeurs de champignons, de feuilles mortes et de fuites dans les buissons" (page 174) [de la même manière on doit savoir que lorsque l'on enseigne des "APPN" sur structure artificielle on est loin de la richesse sensorielle du milieu naturel].

La mondialisation se paye : de plus en plus de "murs" et de séparation se créent, loin des discours politiques mondialistes et d'ouverture (protection des commerces nationaux, taxes diverses d'importation, murs électrique pour éviter l'immigration à la frontière du Nouveau-Mexique...). La mondialisation n'assure pas la paix (cf montée du risque nucléaire) mais elle modifie les rapports de force...modifications auxquelles l'Europe est plus ou moins aveugle. Les pays émergents font souvent preuve de "libéralisme étatique" (libéralisme nationaliste, aidé par l'Etat en Chine, Russie, Inde par exemple). Le "modèle américain" s'effrite. Il y a un écart croissant entre libéralisme et démocratie, notamment du fait de l'exploitation maximale de travailleurs à bas prix (le "travail gratuit" est la cause principale des délocalisations des entreprises occidentales).

La puissance est de plus en plus corrélée à l'indépendance énergétique du fait de la raréfaction énergétique. On ne sait pas vraiment quelles seront les énergies de demain ni à quelle vitesse il faudra changer d'énergies [on dirait que plus que jamais "L'Homme fait l'histoire mais il ne sait pas l'histoire qu'il fait" comme a dit un historien. Les paradigmes du changement et de l'adaptabilité (cf Ehrenberg Alain, "le culte de la performance, Calmann Lévy 1991) semblent poussés à leur paroxysme]. L'énergie devient un marché d'Etats, la guerre du gaz et du pétrole a commencé. L'argent de l'Europe ne suffit pas, il faut l'indépendance énergétique.

Du coup se pose une question page 197 : "les conditions de vie favorables à l'existence humaine seront-elles toujours réunies sur cette planète dans les cinquante prochaines années?". En effet il est impossible de généraliser au monde entier la consommation effrénée actuelle. D'où cette citation page 198 : "L'Amérique, l'Europe, se sont posés comme des modèles, ils sont visés en tant que cibles". Car le reste du monde en vie ces modèles mais est très frustré de ne pas pouvoir les imiter. En effet, les imiter serait catastrophique, voir cette citation page 199 : "...la communauté scientifique s'est mobilisée pour arriver à ce constat : dans presque tous les domaines, ceux du climat, de la biodiversité, de la fertilité, les scénarios qui se vérifient sont les pires, et ils se vérifient plus vite que prévu". Du coup il n'existe pas d'autre solution qu'une union mondiale pour produire le monde, sinon c'est sa destruction assurée [un peu comme face au dopage : pas de solution sans concertation mondiale...On peut aussi se demander si les systèmes d'enseignement du monde entier ne devraient pas chercher à s'harmoniser sur certains grands thèmes directeurs comme l'écologie, la consommation raisonnée, le respect de l'autre s'il vit différemment, l'inversion d'échelles de valeurs en remplaçant par exemple la frugalité et la modération au sommet plutôt que la consommation et le dépassement...De ce point de vue on peut considérer l'Europe comme une étape inévitable pour atteindre à plus long terme une capacité de construction mondiale des valeurs éducatives].

Le paradigme de la croissance sans limite rend les gens solitaires, individualistes et coupés de leurs racines et la vitesse d'évolution rend les gens violents [il faut se méfier des gens qui n'ont plus de repères, des peuples qui oublient leurs origines et leur passé, qui perdent leur dignité et n'ont donc plus rien à perdre...A ce titre l'EPS peut être utile en apprenant aux élèves à se respecter en respectant leur corps après avoir appris qu'il est autre chose qu'un "objet" de consommation" et qu'on ne l'utilise pas comme on utilise les objets usuels. En ce qui concerne la violence issue de la vitesse d'évolution, on peut se demander si l'EPS ne doit pas à moyen terme apprendre plus aux élèves à se "calmer" qu'à être "à fond". Les problématiques de gestion de la vie physique et d'entretien de soi vont plus ou moins en ce sens].

### 3. LA NOUVELLE REVOLUTION INDUSTRIELLE (PAGE 203)

Dubaï peut être perçue comme un exemple de la capacité nouvelle de l'Homme à construire son monde sans besoin de la Nature, comme si l'Homme était devenu son propre dieu [comme un prolongement voire un aboutissement de la pensée de Gérard Messadié, historien des religions, qui montre que plus l'homme devient riche et puissant, plus il part à la conquête de lui-même, de son corps...sans référence à une entité supérieure – cf "La conquête du corps" in Science et vie hors série "Le sport au quotidien", 1984. On retrouve cette référence "de soi à soi" chez Ehrenberg 1991 déjà cité ou chez le sociologue P Bruckner).

Il faut passer de "consommer le monde à "produire le monde" pour qu'il soit vivable dignement pour tous, car les tensions actuelles entre pays sont fortes du fait des écarts de richesse et des ingérences des riches chez les pauvres. C'est à nous de créer nos condition de vie nouvelles, personne ne le fera pour nous [on retrouve le même discours, au niveau mondial ici, que celui qu'on peut tenir aux élèves à qui ont dit que personne ne s'occupera de leur avenir ou de leur corps à leur place. Donc en quelque sorte l'auteur reprend le célèbre "L'Homme se fait de ce qu'il fait" au niveau mondial].

Il faut affronter la SORTIE DE LA NATURE. Citation de Paul Creutzen, prix Nobel de chimie 1995 : "le temps de l'anthropocène commence, ce temps où l'action humaine modifie non seulement la biosphère, mais la géologie planétaire" (page 207).

"Au point de vue banal, nostalgique, du retour à la nature, il faut substituer le point de vue dynamique de la production du monde" (page 297) [notons que malgré cette citation, de nombreuses réflexions du livre vont bel et bien dans le sens de la prise en compte par l'auteur du milieu naturel dans toutes nos actions, ce que l'on peut considérer comme une forme de "retour à la nature"...].

Nous avons épuisé la nature, il va nous falloir la suppléer et il faudra tout contrôler, y compris la "nature", sous peine de disparition de l'espèce humaine [si se scénario se réalise, on ne pourra plus parler d'activités de pleine nature, il faudra leur trouver un autre nom, peut-être activités d'extérieur?]. La logique du marché sera de peu de secours pour cela. Il faudra tout réinventer...Ce qui peut constituer une formidable opportunité, celle d'une croissance d'un nouvel ordre. "Les difficultés reconnues et les dangers prévus sont une occasion de progrès" (page 211). Pour l'instant "l'idéologie de la mobilité, plus sans doute que l'utilité du déplacement, continue de peser sur le monde" (page 211). Pourtant il faudra modifier l'idéologie dominante : "L'enjeu est le passage d'une liberté humaine manifestée par le travail et la technique dans la transformation du milieu à une liberté marquée par la modération ou l'abstention de la consommation du monde de la nature, par l'invention d'un autre monde" [il est intéressant de remarquer que, du point de vue de l'auteur, consommer modérément ne constitue pas une entrave au sentiment de liberté, tout dépend de la manière dont on se considère "libre"].

Produire propre va permettre de dégager de nouvelles marges grâce à l'intégration dans le produit de l'économie environnementale, ce qui suppose des règles de fiscalité intégrant la dimension écologique.

Les changements prochains seront nombreux. Par exemple, la Russie peut devenir un pays tempéré grâce au réchauffement et devenir ainsi beaucoup plus fertile...Le réchauffement climatique va bouleverser les orientations commerciales et les hiérarchies entre pays. Mais les hommes sont capables de changer très vite car leur survie en dépend. L'auteur parle de "possibilités inouïes de rupture avec la nature" (page 218) tandis que les écologistes craignent cette rupture. L'auteur parle de "production de soi" [sorte d'aboutissement à la logique de réflexion qui préside à l'ouvrage d'Ehrenberg déjà cité]. "Le discours de la sauvegarde ou de la préservation n'aura bientôt plus de sens, quand moins de cent groupes humains sans contact avec la civilisation subsistent encore dans toute l'Amazonie, quand tous les grands mammifères terrestres vivent sous la surveillance et la tolérance humaine – ou disparaissent"... "Le mot de protection doit être d'urgence remplacé par celui de production du monde" (page 221) [voilà un discours qui confère à l'Homme une responsabilité immense...]. Il est exclu que nous nous adaptions maintenant à la Nature. L'Homme doit exprimer sa liberté par rapport à ce qu'il a tenu pour le réel et qui était soumission à la Nature. Nous devons réaliser "l'invention de notre nature, c'est-à-dire l'humanisation supérieure du monde", qui représente une plus grande liberté face aux contingences de l'acquis et du donné [problème : personne ne sait si l'Homme est capable de suppléer la Nature qu'il a détruite...]. L'Homme n'a plus d'autre choix que de devenir ces dieux qu'il a cherchés partout et d'exercer cette puissance qu'il a cherché à développer si longtemps ["condamné" à être fort...Un peu comme un élève qui est "condamné" à travailler et à réussir à l'école s'il veut avoir des choix de vie élargis].

C'est un défi énorme mais super-motivant en comparaison de ce qui se passe actuellement dans le monde [cf théoriciens de la motivation comme Berlyne qui mettent en avant le rôle du défi, de la nouveauté, de la surprise, de la complexité pour générer des buts exaltants donc de grandes motivations].

"L'écologie politique, telle qu'elle est née dans les années 1970 de l'hypothèse Gaia et des travaux de James Lovelock ou d'E. Friedrich Schumacher, est sans doute la seule idée politique nouvelle depuis le marxisme et le fascisme. Son actualité est manifeste" (page 224). Car il n'y a qu'une politique qui vaille : la politique de la vie [ce point de vue, même s'il est critiquable, a le mérite de poser des bornes historiques relatives à la pensée politique]. Le *capitalisme* au sens de l'accumulation des richesses personnelles (donc prise de pouvoir personnelle), s'oppose au *libéralisme* car il cherche à s'imposer comme le seul modèle légitime d'organisation de l'activité humaine. Ce faisant, il empêche chacun de décider de ce qui est bon pour lui. Le capitalisme financier devient ainsi un nouveau *totalitarisme*. Max Weber ne s'y était pas trompé en montrant les sources religieuses (éthique protestante), donc idéologiquement profondes, du capitalisme. Il faut préserver le droit à la diversité culturelle, or l'impérialisme capitaliste l'empêche.

Les USA (notamment certains pays, par exemple on appelle de plus en plus la Silicon Valley la "Clean Valley") investissent finalement beaucoup dans les énergies propres (une fois de plus ils seraient en avance, cette fois vers la "puissance écologique"?), mais, du fait de leur culture libérale, ils ne veulent pas que le monde le leur impose (cf leur refus de signer le protocole de Kyoto).

Il y a urgence à investir dans l'écologie, car dans douze ans par exemple, un tiers des besoins en eau ne seront pas couverts... Les raisons de ce dérapage? "La liquidation du monde par l'économie et par la dévotion à la croissance a une raison principale : l'ignorance (page 230). Nous ignorons trop les effets dévastateurs de la croissance sur la vie [comme souvent "L'homme fait l'histoire mais il ne fait pas ce qu'il fait"...]. Il faut donc comptabiliser le "coût écologique" de toute activité économique, mesurer ce que crée une entreprise en tenant compte de tous ses impacts sur le milieu, car souvent la croissance rime avec la dégradation de la qualité de vie d'un point de vue écologique [à ce stade du livre on ne peut s'empêcher de penser à l'idée de "prix écologique" lancée par Jean-Louis Borloo à l'été 2008]. Il faut "créer les marchés qui donneront un prix à ce qui n'en a jamais eu" (page 232).

"Tout est possible, sauf ce qui porte atteinte à la santé, au bien-être et à la vie" et "Quand la santé, la longue vie, la performance physique sont en jeu, plus rien n'a d'importance. La primauté du corps assure l'autorité de ceux qui vont définir et promouvoir la politique de la vie, la politique de production d'un environnement favorable à la vie humaine" (pages 233-234) [notons que l'auteur a écrit "L'avènement du corps" en 2005... Par ailleurs, c'est le genre de réflexion qui donne ses lettres de noblesse à une discipline d'enseignement comme l'EPS en montrant qu'on a beau "progresser" énormément sur le plan économique, si le corps en sort perdant, l'Homme en sort amoindri]. La planète (en bon état...) est le milieu apte à produire un corps humain sain [notons que l'auteur parle du "milieu" et non de "l'environnement" à ce stade de la réflexion. Il place donc la planète "au centre" et l'Homme comme son produit, quand d'autres parlent "d'environnement", ce qui suppose l'Homme au centre...]. Pour cela, les critères sociaux (en fait "écosociaux") doivent prendre le dessus par rapport au "marché".

Les raretés évoluent, actuellement ce sont l'eau, l'air, le pétrole... alors qu'il y a un siècle c'était le fer ou l'or. Cela va entraîner de nouvelles grilles et hiérarchisations de prix. "Trois conditions s'imposent sans détours à l'économie : les ressources ultimes (eau, air, terre arable, énergies fossiles), la biodiversité, les énergies fossiles" (page 236). Le "gogreen" comme nouvel étalon de mesure des choses changera les critères d'évaluation des activités humaines. Cela constitue un super espoir de croissance "verte" [vers un nouveau "paradigme" des prix, fondé sur le critère écologique plutôt que sur le "marché"]. Il faut une nouvelle comptabilité et une nouvelle fiscalité (vers des impôts liés aux comportements malsains écologiquement parlant) si l'on ne veut pas que la "facture écologique" annule la croissance [verra-t-on à moyen terme une taxation des sports très polluants – ski en station, golf, sports mécaniques... – et une incitation financière à la pratique de sports neutres écologiquement – marche, course à pied, vtt pratiqué près de chez soi...?]. Les pays riches ne pourront plus longtemps faire produire salement et à bas prix par des pays "pauvres" quand il faudra payer le coût écologique des produits [ça a d'ailleurs déjà un peu commencé avec les bonus – malus sur les voitures, les vignettes vertes, le prix de l'assainissement de l'eau, du tri des ordures ménagères, la partie des impôts locaux qui va dans le recyclage de nos déchets...].

À moyen terme, l'investissement dans les forêts est un super investissement car au vu de la raréfaction des biens naturels, ceux-ci vont rapidement redevenir plus chers que les services. On va s'orienter vers de

nouvelles propriétés et appropriations, le dernier grand luxe en date des riches de ce monde est d'acheter des terres isolées du bout du monde, des îles, des kilomètres de côtes...[n'oublions pas la force du concept de *propriété*, comme le montre le philosophe Michel Serres qui rapporte ce concept à la nature humaine qui a tendance à s'approprier, à se créer des biens propres...]. La terre, le sol risquent de redevenir des propriétés de grande valeur...de même que le vivant quand il aura été breveté! Problème : l'appropriation de la terre et du vivant (ex : semences, Monsanto...) enlève à des populations la possibilité de réaliser leurs activités traditionnelles (ex : communautés malgaches interdites d'exploiter les vertus médicinales de leurs plantes traditionnelles suite à des dépôts de brevets par des laboratoires pharmaceutiques américains...Un scandale actuel qui montre le caractère concret de la dictature capitaliste).

Les investisseurs commencent à intégrer le coût écologique dans leurs calculs car ils voient la catastrophe toute proche. "La consommation mondiale d'eau devrait tripler dans les trente prochaines années" (page 248). Les statuts de l'eau et des sols vont évoluer à court terme, l'inondabilité et la perméabilité des sols devrait retrouver de la valeur (car l'inondabilité est un gage de fertilité) [à ce sujet voir les travaux de M. Bourguignon, ex chercheur à l'INRA devenu indépendant, qui montre à quel point les sols des cultures intensives deviennent durs et à quel point les cultures modernes ressemblent à de la "culture hors sol sur de la terre durcie"]. À moyen terme il risque d'y avoir de plus en plus de procès liés à l'eau, de plus en plus de conflits avec les semenciers par rapport aux problèmes de suffisance alimentaire, des patrons de stations de sports d'hiver envisagent des procès contre les auteurs du réchauffement [ces patrons oublient un peu vite le coût écologique du ski : accès en voiture, damage, remontées mécaniques, implantation de stations dans les alpages...bien avant les canons à neige dus au réchauffement. Le ski de piste est une activité où la "pleine nature" est à nuancer fortement!]. Il faudra privilégier les cultures consommant moins d'eau et d'énergie. "Le budget de la consommation sera de moins en moins celui de l'achat, et de plus en plus celui du retraitement, du débarras ou de la rénovation du produit consommé" (page 251) [une citation que l'on ne peut s'empêcher de rapprocher de l'usage du corps, que l'on ne peut limiter à celui d'un objet jetable que l'on use soit par inactivité soit par activité excessive, mais qu'il faut au contraire entretenir voire rénover à coup de mode de vie sain et de pratique physique raisonnée].

Nous devons devenir capables de récupérer de plus en plus l'énergie, d'exploiter des énergies moins "faciles" que le pétrole, de créer des maisons autosuffisantes en énergie [là aussi le parallèle avec le corps est possible : si l'on veut qu'il dure longtemps, il importe de se façonner un organisme faible consommateur d'énergie grâce à la pratique d'activités physiques d'endurance et à une alimentation frugale].

Nous nous orientons vers un grand marché du "vert" dans lequel les décisions à prendre seront très complexes car il y a tout un monde à réinventer (ex : certains Etats de l'Inde ont fait l'économie d'infrastructures lourdes en entrant dans l'ère des communications téléphoniques directement par le téléphone portable [ce faisant ils économisent des installations du genre poteaux téléphoniques, mais dans le même temps les téléphones portables utilisent des métaux très polluants. Le plus polluant est bien sûr les pays occidentaux qui utilisent à la fois les téléphones fixes et portables). Cette "révolution verte" augmentera notre "conscience du monde" en augmentant notre conscience écologique, globale, celle du fait que toutes nos actions sont liées, qu'aucune n'est "gratuite" écologiquement parlant.

Nous nous orientons vers un monde où les riches auront la possibilité de jouir de la nature réelle alors que les pauvres n'y auront plus accès que virtuellement (Internet, jeux vidéos) du fait de la rareté des terres et de la cherté des déplacements (la fin de certaines énergies va modifier la donne de nombreux déplacements). L'augmentation des actions virtuelles augmente à son tour la distanciation de l'Homme par rapport à la Nature [en effet on peut se demander ce qu'un trader, enfermé dans un bureau toute la journée, les yeux rivés à ses courbes financières, pense des forêts, des champignons...ou des problèmes de la faim dans le monde dus à la spéculation sur les matières alimentaires]. "Sortir" risque de plus en plus de se traduire par une évasion sur Internet pour une majorité de gens [on le ressent déjà avec une difficulté croissante d'élèves à pratiquer l'EPS en extérieur à la moindre goutte ou rafraîchissement, parce qu'ils ne sont plus habitués à vivre en extérieur].

"Une nouvelle aventure s'engage, celle de la dispense du monde physique" (page 264), qui permettra des déplacements moins coûteux que les déplacements physiques. On s'oriente donc vers une société à deux vitesses encore plus marquée qu'actuellement avec loisirs virtuels pour les pauvres et loisirs réels pour les riches. [dans ce contexte, la place de l'EPS se trouve très fortement légitimée! En effet, elle rétablit une forme d'égalité entre ceux qui peuvent se payer les pratiques physiques et les autres. C'est déjà le cas

actuellement mais ça risque de l'être encore plus à l'avenir. Par ailleurs, si les conditions de vie se durcissent, la notion de loisir risque d'être, au moins partiellement, remise en cause ; on pourrait sortir de cette "civilisation des loisirs" née vers 1960 pour revenir à une centration sur les activités vitales. Ou bien les loisirs ne seraient plus réservés qu'aux plus riches (élitisme des loisirs), ce qui revient un peu au même]. "Le déplacement va devenir cher et rare" (page 281) [au vu de cette nouvelle donne, on peut aussi imaginer une EPS qui aide les gens à trouver *en eux-mêmes* l'évasion, sans avoir besoin de déplacements physiques et de vacances éloignées, comme le font à leur manière le yoga, la méditation, certaines formes de stretching...Ce serait une nouvelle utilité, écologique, des pratiques de "développement de soi"].

Un nouveau paradigme s'imposera : celui de la diminution de la consommation énergétique [cela peut avoir un impact important relativement aux objectifs de l'EPS, qui peuvent être à moyen terme réorientés massivement vers la "gestion durable" de l'organisme et beaucoup moins vers la performance et le "dépassement"].

Le "marché écologique" est aussi un moyen de réinstaurer du lien social. En effet il suppose de produire et de consommer "local" pour diminuer le coût écologique lié aux transports. Ce faisant il permet de retrouver une identité liée à la terre, au terroir, aux groupes humains responsables d'une production agricole, donc de réinstaurer la liaison entre territoire et lien social [alors que de nos jours, avec, par exemple, les noix cueillies au Périgord, cassées dans les pays de l'Est et revendues en France, on a du mal à associer un produit à un terroir. Les acteurs du libéralisme capitaliste tentent d'ailleurs de faire disparaître la notion d'AOC pour pouvoir utiliser des produits d'origines diverses et baisser leur prix de revient donc augmenter leurs marges, à l'image des "miels d'origines diverses"]. Produire le monde dans le respect des critères écologiques serait donc un moyen de réinventer la géographie, de différencier le local et le lointain, de se réappropriier les notions de distance et d'éloignement [intéressante notion de repères retrouvés, au moment où tout le monde évoque la perte des repères en même temps que le concept de "citoyen du monde". On reviendrait à la notion d'*adaptation* plutôt qu'à celle d'*adaptabilité*...] et de redonner une dignité à des peuples qui produiraient à partir de leur terre et pour eux au lieu de se sentir dépossédés de leur terre en produisant pour des pays riches. Après la mondialisation qui a seulement cherché à faire produire au plus bas prix, viendra une économie qui fera AVEC les populations productrices, avec leurs croyances, leurs origines, au lieu de chercher à les convertir au libéralisme capitalisme à l'occidentale. On sortirait ainsi de "l'esclavage moderne".

Certains habitants de contrées préservées imaginent d'ailleurs maintenant de se faire payer par les opérateurs qui organisent des excursions sur leur terre et en retirent de gros bénéfices [où l'on voit que *écologie ou pas, la logique capitaliste n'est jamais bien loin...*].

Les nouvelles puissances mondiales s'affirment à la fois comme acteurs mondiaux...et nationalistes (Chine, Russie, Inde...), qui remet en cause le paradigme individualiste et libéral des prétendus universels "droits de l'Homme". En 1998, les Nations unies ont proclamé que les droits de l'Homme intégraient le droit à la santé et à un environnement préservé, ainsi qu'à une qualité de vie et au respect de la culture et de la communauté. On peut en déduire que "les premiers droits concrets de l'individu sont collectifs" (page 286) et que les peuples ont droit à la non-ingérence de l'impérialisme capitaliste dans leur vie [que l'on soit d'accord ou pas avec ces points de vue, ils ont le mérite de poser la difficile question de "l'imposition d'une forme de liberté", proposition contradictoire par essence]. Or plus nous serons nombreux sur terre (9 milliards prévus assez rapidement), plus il y aura de pression hiérarchique de peuples sur d'autres. Plus nous serons nombreux, plus il sera difficile de se singulariser alors même que l'incitation à la distinction est de plus en plus violente [ces réflexions font penser à la fin pessimiste de "Le culte de la performance" d'Alain Ehrenberg déjà cité, ou au titre de son ouvrage suivant : "La fatigue d'être soi", Odile Jacob 1998]. Le problème des "biens publics mondiaux" à partager prendra de plus en plus d'acuité. "Nous entrons dans un monde rare, compté, où la compétition se durcit" (page 288) et où l'argent ne suffira pas [réflexion inquiétante dans la mesure où l'on peut affirmer sans risque d'être contredit qu'actuellement la compétition économique et pour la vie est déjà très forte sur Terre].

Madagascar est un exemple de pays dans lequel l'accumulation privée est contrôlée pour préserver le lien social [intéressant à comparer aux sociétés de l'accumulation des richesses par un petit nombre, richesses qui correspondent à du pouvoir et à de la domination...On peut se poser la question de savoir si en EPS, en sport collectif, d'un point de vue "idéologique", on doit privilégier l'expression de l'excellence individuelle (dribbler tout le monde pour atteindre le but seul si l'on s'en sent capable), l'intégration au

collectif au risque de la non expression de sa propre excellence (faire la passe à un mauvais joueur en sachant très bien qu'il va la perdre), l'alternance de l'expression individuelle et de la mise au service du collectif (dribbler quelques joueurs pour attirer un maximum de défenseurs sur soi et libérer la balle dans un contexte facilité pour ses équipiers)...]. Actuellement il semble qu'il y ait besoin de "plus d'Etat" pour contrôler les accumulations inconsidérées de richesses individuelles [la crise financière d'octobre 2008 semble donner raison à l'auteur. Là aussi on peut se demander si ce genre de crise est apte à infléchir les politiques éducatives vers plus de "collectif", d'entraide, de travail en commun pour produire quelque chose, au lieu de la recherche de l'épanouissement de l'*individu*]. "L'absence de pouvoir d'Etat est pire que les dictatures" (page 292) car il permet aux capitalistes effrénés de prendre le pouvoir et il permet aux Etats riches de prendre le pouvoir sur les Etats pauvres.

L'évolution actuelle du marché libéral est donc paradoxale : elle aboutit à un retour des Etats, du politique, du collectif [il est intéressant de voir qu'en histoire rien n'est jamais définitivement acquis ou figé, des paradigmes comme l'individualisme, les droits de l'Homme, la mondialisation, la loi du marché...sont datés. Mais leur importance actuelle les rend tellement évidents à nos yeux qu'ils peuvent apparaître comme "naturels"]. Les Etats ont trop laissé se développer les libertés individuelles [or comme dans un match de sport collectif, s'il n'y a pas d'arbitre pour maîtriser le cours du jeu, les débordements sont inévitables. Ils prennent leur source dans le comportement de quelques-uns, qui provoquent un emballement de tous assez rapidement. Les sports collectifs sont un très bon exemple vivant de la dialectique libertés individuelles – règles collectives"!].

Page 297, l'auteur parle d'une "noble tâche d'apprendre, ensemble, à survivre" en fixant aux Etats la tâche de recadrer les distinctions – ressemblances [n'est-ce pas ce que fait l'Etat quand il fixe comme objectif d'accueillir les handicapés dans les mêmes écoles que les élèves valides?]. Il pense qu'actuellement nous sommes "chétifs, fortunés, affaiblis de confort et de précautions" [une évaluation peut-être pas fautive mais qui manque certainement de nuances. Il semblerait plus juste de dire *qu'une partie de la population, celle qui ne prend du progrès que ce qui donne le confort, s'affaiblit de la sorte. Attention aux jugements sans nuances quand on parle de six milliards d'individus et plus de deux cents pays...*].

## CONCLUSION (PAGE 299)

"Le monde ne nous est plus donné pour croître et pour nous multiplier" (page 300) (rupture avec la Genèse et les religions du Livre [après des siècles de tradition judéo-chrétienne en France par exemple]. Soit l'Homme produit le monde, soit il sera effacé par la nature après qu'il ait effacé les autres espèces vivantes [alors l'école ne devrait-elle pas enseigner plus de modestie et d'humilité aux élèves?].

Le savoir et l'argent ne garantissent pas une destinée heureuse [pour l'argent on le savait depuis longtemps ; en ce qui concerne le savoir j'aurais tendance à nuancer et à dire qu'il pourrait nous assurer une destinée heureuse...mais avant de tout savoir il reste du chemin! Notre savoir sur le monde, bien qu'évoluant rapidement, reste très limité, il n'est qu'à voir ce qui se découvre de nouveau chaque jour par les chercheurs].

Aujourd'hui c'est l'Occident qui veut plus de protectionnisme et l'Asie et l'Est qui veulent plus de mondialisation [indicateur de "vieillesse", de fatigue et de confort de l'Occident, en comparaison de la jeunesse, de la fougue et de la "faim" des pays émergents. Les hiérarchies mondiales évoluent très vite!].

Aucune technique ne présage de l'usage qui en est fait et tout repose sur la liberté souveraine de l'esprit humain [l'autonomie est une forme de liberté intégrant un grand sens des responsabilités...].

Le monde doit à la fois être pensé de manière globale et respecter les territoires, les cultures. La tâche est complexe; car le durcissement des conditions de vie augmente les tensions entre les hommes. L'auteur évoque un nouveau paradigme de l'action et de la relation.

Le monde à venir est inconnu [cela peut sembler paradoxal dans la mesure où l'Homme n'a jamais été aussi puissant...C'est pourtant très vrai]. L'Homme est à la fois puissant et fragile.

L'occident a "jeté les clés" d'un modèle qu'il diffuse dans le monde et qui fait violence. L'Occident n'a jamais su se contenter de ce qu'il était et cela pose des problèmes [à méditer à l'aune de la dominance de l'idéologie du dépassement qui prévaut à l'école, en EPS...Enseignons-nous cela parce qu'il faut rester compétitifs au niveau international ou recherchons-nous cette compétition par nature?]. La philosophie du

dépassement à l'occidentale est de plus en plus difficile à poursuivre [logique, c'est comme en sport : plus on atteint un haut niveau, plus il est difficile de progresser encore].

Nous ne sommes que des hommes comme les autres...avec le monde en commun.

Au bout du compte, voici un ouvrage qui, selon moi, tire son intérêt plus des questions et des problèmes qu'il pose que des réponses qu'il apporte. En effet, à bien y regarder, l'intégration de la dimension écologique dans toutes nos décisions est un thème qui imprègne progressivement nos esprits (à des vitesses très variables suivant les personnes ou les pays mais le processus est incontestable).

Il montre aussi que l'on peut replacer certaines actions réalisées en EPS dans un contexte dépassant largement cette matière scolaire (voir les remarques concernant la dialectique individuelle / collective, dépassement de soi / économie ou préservation, "développement durable" de soi, la dialectique court terme / long terme...).

Cet ouvrage peut alors permettre à un candidat à l'agrégation de "prendre de la hauteur" dans certaines de ses réflexions (en écrit 1 et en écrit 2) en les replaçant dans un contexte élargi. Au candidat néanmoins de savoir adopter un ton qui évite de "plaquer" des considérations générales sur un discours spécifique à l'EPS. Cette capacité ne s'évalue valablement qu'à la lecture d'un écrit ou, au moins, de la réponse à une question.

On pourrait alors imaginer une question qui pousse un candidat à se servir de données présentes dans cet ouvrage:

**En quoi le contexte actuel justifie-t-il que l'enseignement de l'EPS intègre des éléments de "développement durable" dans ses contenus?**

(les productions éventuelles peuvent être envoyées à Jean-Paul STEPHAN)